

Le chemin du retour

Lorsque j'ai obtenu mon diplôme de fin d'études, je me suis rendu à Jérusalem afin de m'y inscrire à l'université hébraïque. Pour moi, Haïfa n'était qu'une étape sur ma route, une étape dans ce long voyage que j'avais entrepris depuis mon village d'Eilaboun, au nord, jusqu'à Jérusalem. C'était une ville normale, avec des magasins normaux, un endroit familier. J'avais l'habitude de prendre le bus de Haïfa à Jérusalem, le bus 947, direct. Il emprunte une route côtière puis, aux environs de Hertzelia, bifurque à gauche pour rejoindre directement Jérusalem. [...] La route qui mène de Haïfa à Jérusalem est ennuyeuse, inintéressante. [...]

Puis, diplômé de l'université et dès lors juriste, il me fallait choisir une ville dans laquelle m'établir. Aucun quartier de Jérusalem ne pouvait plus me séduire. Cette fois, il me fallait élire un lieu de résidence. Ce ne serait plus une ville en particulier qui s'imposerait à moi ; c'était à moi que revenait le choix. Je devais me situer sur une carte.

Et c'est Haïfa qui me vint à l'esprit. Je pouvais choisir de m'établir à Haïfa.

Je repris le même bus 947. Et cette fois-ci, la route me sembla différente. Jérusalem avait transformé la représentation que je me faisais de tout cet espace entre Haïfa et Jérusalem. [...] Cette fois-là, mon chemin de retour à Haïfa fut bien différent. L'environnement m'apparaissait de façon claire ; il me semblait étranger mais je le percevais clairement. Impossible de m'arrêter en chemin et de changer d'avis. L'invisibilité de Haïfa s'était muée en isolement.

Jérusalem avait changé la signification que Haïfa avait pour moi. Aujourd'hui, ces deux villes m'apparaissent comme deux petites pièces d'un plus grand puzzle. Et je me représente l'image finale, c'est un endroit qui n'existe pas. Jérusalem m'a permis de voir ce qui jusque-là, dans Haïfa, restait invisible à mes yeux.

Je redécouvrais Haïfa.

Le pont suspendu au-dessus du wadi Salib

Wadi Salib, un quartier de maisons en pierre aux fenêtres closes. Elles le sont depuis soixante ans et n'ont jamais été rouvertes depuis. C'est là en quelque sorte l'une des dernières pièces à conviction sur la scène du crime. Dire qu'il s'agit là de « maisons désertées », ce sont des mots qui risquent de vous surprendre étant donné qu'il est impossible de savoir qui les a désertées. Des « maisons désertées », ce sont d'une certaine façon des « propriétés abandonnées ».

Afin de faciliter la circulation sur les routes sinueuses du wadi Salib qui mènent au centre de Hadar, on a construit un pont suspendu, large et haut perché, couvrant une partie du ciel depuis le wadi. Les véhicules peuvent maintenant le traverser à vive allure et leurs passagers pressés ne prêtent aucune attention à cette vue de maisons aveugles, qui pourtant les fixent. On parcourt 100 mètres en cinq secondes. Soixante années sont réduites à cinq petites minutes. C'est un pont qui fait la liaison entre plusieurs endroits, un pont qui permet d'effectuer des sauts dans le temps.

Mais ceux qui se refusent à faire ces sauts dans le temps, tiraillés par la curiosité, descendront probablement dans le *wadi* Salib et auront alors la surprise d'y découvrir un grand panneau suspendu à un mur croulant et sur lequel on peut lire : « Un quartier d'artistes sera construit ici » !

Le bourreau aura attendu soixante ans avant de décider enfin de s'amender !

Beit al-Karma (Beit Hagefen)

Beit al-Karma, ou bien Beit Hagefen comme on l'appelle plutôt, se trouve dans la partie sud du quartier arabe du *wadi* Nisnas, à la croisée de deux routes. Beit al-Karma est un centre judéo-arabe qui entretient la coexistence et la réconciliation et dont l'existence annonce « la venue du printemps ». C'est un bâtiment situé à l'intersection de la rue du Sionisme et de la rue Hagefen. La rue du Sionisme est le nouveau nom de ce qui fut un jour la rue des Nations, renommée la rue de la Nation avant d'être baptisée la rue du Sionisme. Hagefen, en hébreu, signifie « vigne ». En arabe, on appelait cette rue Hagefen la rue Kurum, ce qui signifie « vignes », au pluriel. Mais on a finalement conservé le nom hébreu.

Cette réduction du pluriel au singulier – « nations » ne devient plus que « nation » et « vignes », « vigne » – est une pratique d'autant plus irréfléchie qu'un bâtiment symbolisant coexistence, tolérance et pluralisme se dresse à l'intersection des deux rues en question.

Lorsque Beit Hagefen a été construit, le bâtiment se trouvait à la frontière du quartier arabe de Haïfa. Le centre a mené ses activités pendant quarante ans mais je n'ai jamais entendu dire qu'il ait eu une

quelconque activité dans les quartiers chics juifs du mont Carmel. Je me demande pourquoi nous devons nous accoutumer à leur présence alors qu'eux-mêmes refusent de reconnaître notre absence et qu'on ne leur demande même pas de s'habituer à notre présence.

Chaque année, la municipalité organise des événements à l'occasion de ce que l'on appelle les « Festivals des vacances ». Ces manifestations sont censées rassembler les adeptes de trois religions pour une semaine entière de célébrations. La sphère publique de Haïfa est transformée ; les Palestiniens ne sont plus que des chrétiens ou des musulmans alors que Russes, Éthiopiens, Polonais, Séfarades, etc. ne sont plus que des Juifs. Ces festivals sont la célébration de ce qui forge l'identité.

Soixante années ont passé sans que le moindre nouveau quartier soit construit pour les Palestiniens de Haïfa. Nous ne l'avons pas réclamé. Le centre Beit Hagefen continue d'organiser ses activités et se dresse toujours à la frontière du quartier arabe de Haïfa.



K. BROWN. *Un itinéraire dans la ville.*

Le stade de football à Kiryat Eliezer

Un terrain de jeu couvert d'une herbe vert foncé. L'équipe locale Maccabi Haïfa rencontre ses adversaires dans une atmosphère asiatique. C'est ici, dans ce stade, que Zahi Amarali, la star arabe du football originaire de Shafa-Amr, a joué il y a de cela quinze ans. Depuis lors, l'équipe locale suscite l'admiration de nombreux fans arabes. Onze joueurs en vert et blanc évoluent autour du ballon rond contre onze adversaires. La foule des spectateurs est partagée entre les supporters du Maccabi Haïfa et ceux de l'équipe adverse. Dans le stade, les frontières sont redéfinies : de jeunes Arabes partagent les mêmes bancs que des supporters juifs, séparés de ceux de l'équipe adverse par un grillage de fer. Ces cloisons matérialisent le destin commun des supporters de chacune des deux équipes. Il existe une unité fraternelle de chaque côté de ces barrières qui créent un espace permettant aux Arabes de se fondre dans la masse, d'être des « leurs ». Le stade de football est la matérialisation temporaire d'un « nous » éphémère. C'est une sorte d'usine miniature dans laquelle les identités se refondent. Les supporters juifs empruntent quelques jurons à leurs « frères » arabes en les hurlant avec l'accent polonais tandis que les Arabes reprennent les mêmes jurons en imitant le même accent. C'est en quelque sorte le jeu de l'arroseur arrosé.

Entre la côte et le canyon – Le centre commercial

Le haut minaret de la mosquée de Kababir surplombe la mer. Personne ne s'en préoccupe. Tout le long de la côte, le front de mer est noir de monde nuit et jour. Il y a là une timide présence arabe. Sur la plage, pas un cri. Les murmures rappellent des traditions arabes ancestrales. On ne s'appelle pas les uns les autres. L'air même a une densité particulière. De jeunes gens jettent un regard aux corps couleur de sable de jeunes filles à moitié nues avant de passer leur chemin.

Le canyon est un endroit complexe, fréquenté par de nombreuses familles. On y aperçoit ici ou là des landaus. C'est un endroit propice pour retrouver confiance en soi. Le lien qui unit tout un chacun à l'espace est matérialisé par son pouvoir d'achat. Ici, un Arabe est tout d'abord considéré comme un consommateur, et ensuite seulement comme un Arabe. L'argent dont on dispose constitue un lien entre soi-même et les magasins, les vitrines et les commerçants. C'est uniquement là que les Arabes trouvent quelques rares occasions de se permettre d'être un peu impolis sans s'attirer des ennuis. La présence d'un Arabe ici est triviale et terne.

Sahit al-Hanateer – Où est donc passée l'église ?

Sahit al-Hanateer signifie « la place aux voitures ». Après 1948, elle a été rebaptisée « place de Paris ». Auparavant, c'était une sorte de nœud routier pour taxis, voitures et bus. À l'époque, on pouvait y prendre un taxi pour Beyrouth ou Jénine. À partir de 1948, on ne pouvait plus se faire conduire que jusqu'à Nazareth. Après 1967, il redevint possible de payer un taxi pour vous emmener à Jénine. Et depuis 2000, il n'est de nouveau plus possible d'aller plus loin que Nazareth.

Non loin de cette place, il y avait une église. Elle existe toujours mais aujourd'hui, on ne la distingue plus depuis la place parce que, durant ces dix dernières années, elle a été encerclée par une multitude de bâtiments. L'église est-elle toujours là ? Existe-t-elle si on ne peut plus la voir ? C'est un jeu du chat et de la souris entre histoire et géographie. D'une certaine façon, le paysage géographique résulte de l'accumulation de strates d'histoire. L'histoire, ce sont les événements, et la géographie, ce sont les preuves matérielles qui témoignent de l'histoire. L'événement a-t-il une réalité au-delà des preuves tangibles dont on dispose ?

Les écoles et les rêves

Les écoles, voilà une question épineuse. Lorsque la question de la langue est en jeu, la simple localisation des écoles peut perturber l'ordre établi des quartiers par nationalités. Les enfants arabes vont dans des écoles où l'on parle arabe et les enfants juifs, dans des écoles où l'on parle hébreu. Indiquez-moi les écoles où l'on parle arabe dans Haïfa et je vous établirai en retour la carte de la présence arabe dans la ville. Les parents sont esclaves de leurs enfants. Si l'on veut exclure la présence arabe d'un quartier, nul besoin de faire une loi, il suffit de ne pas y construire d'école où l'on parlerait arabe.

Cette réalité est un véritable obstacle pour les parents : déménager dans un quartier juif dans lequel il n'y a aucune école où l'on parle arabe peut mettre en péril la relation des parents avec leurs enfants, l'avenir de ces derniers et leurs rêves.

Ben Gourion après l'indépendance

Prenez la direction de l'ouest, une fois passée l'avenue Haatzmaut, tournez à gauche au feu. Vous êtes dans l'avenue Ben Gourion. En face de vous, au pied du Mont Carmel, s'étendent les jardins de Bahai ; ils vous enveloppent. Toutes les maisons du quartier ont été ravalées. La rue est pleine de restaurants et de cafés très récents. À la tombée de la nuit, elle s'emplit de toutes sortes de bruits, de chuchotements, de fumée. C'est là qu'il faut s'attabler, dans l'un des

meilleurs restaurants – Fatoush, Makan ou Duznan –, là où l'avenue Ben Gourion devient l'avenue Abu Nuwas.

Extrait traduit de l'anglais « Exit From the Scene : Reflections on the Public Space of the Palestinians in Israel », in Daniel Monterescu and Dan Rabinowitz (editors), *Mixed Towns. Trapped Communities. Historical Narratives. Spatial Dynamics. Gender Relations and Cultural Encounters in Palestinian-Israeli Towns*, Ashgate, Farnham, Surrey 2007.

RAIF ZREIK est Palestinien d'Israël, actuellement professeur invité à l'école de droit à la Georgetown University, Washington, D.C. Il a enseigné à l'école de droit de l'université d'Haïfa et fut chercheur au Van Leer Institut de Jérusalem. Ses recherches concernent les théories politiques et juridiques ainsi que les questions de citoyenneté et d'identité.



*Reproduction of Postcard paintings from the Children's art exhibition and Creative Workshop.
Supervisor : Abed 'Abedi, Haifa, 2007*